

## LES ITALIENS

Blida ville traditionnellement de garnison devint absolument méconnaissable par le nombre de soldats qui s'établirent en quelques jours. Les effectifs «normaux» pour une ville de garnison, furent vite quintuplés au minimum, par l'arrivée des Américains, des Anglais, des Canadiens, des troupes coloniales, des Indiens et bien d'autres. Les civils étaient littéralement étouffés au milieu de ces hordes qui déambulaient dans toute la ville. Les camions militaires allaient en tous sens. Nous n'avions pas l'habitude d'une telle agitation et devions faire très attention en traversant les routes. D'ailleurs, en venant à l'école, un de mes amis, René Font, fût renversé par un camion anglais, un de ces camions très haut sur roue. Il eut la jambe coupée et fût vraiment un miraculé de s'en être sorti ainsi. Il revint à l'école bien plus tard avec une jambe en bois, telle que celles que l'on faisait à l'époque.. Grâce à son courage, René devint un véritable athlète et devint même la porte drapeau de l'association Blida Gymnaste. Hommage à son courage et à sa rage de s'en sortir. Nous l'admirions.

La guerre se stabilisa lorsque les «rats du désert» portèrent la guerre contre Rommel, jusque en Libye. El Alamein fût une des batailles qui stoppèrent l'avancée des chars de Rommel et par ce fait, empêchèrent les troupes

allemandes de progresser. Blida devint une ville dans laquelle on «internat» les prisonniers italiens. Ils furent encadrés et gardés. L'ancien champ de manœuvres fût transformé en véritables camps de prisonniers. Les barbelés entouraient ces camps, des lampes puissantes garnissaient les approches, les chiens veillaient et les sentinelles aussi. Pourtant, croyez moi, les prisonniers italiens devaient bénir le ciel d'être «tombés» dans ces camps. Ils n'avaient pas du tout, mais alors pas du tout, envie de faire la belle! Pour eux la guerre était finie et les Allemands qui avaient été féroces en certaines circonstances avec eux, n'existaient plus que dans leur imaginaire.

Il faut dire malgré tout que vainqueurs et prisonniers se côtoyaient dans la ville. Les prisonniers avaient le droit de circuler simplement, soit pour aller travailler, soit simplement pour se promener aux heures autorisées. Les ingrédients de conflits étaient réunis, d'autant plus que les Italiens jouissaient d'une relative liberté, puisqu'ils allaient au travail, seuls, sans garde traversant les champs et passant devant nos maisons. Le matin ils descendaient, le soir vers les 18 heures, ils remontaient vers leurs campements.

J'ai connu ainsi le regretté Fausto Coppi, le «Campionissimo» de la petite reine. Il était employé dans

la carrosserie de Vidal-Cormary, transformée pour les circonstances en ateliers de réparations autos.

Le brassage de ces diverses populations, venues de tous les horizons, avec leurs différences, leurs religions, leurs comportements, leurs modes de vie, la chaleur de l'Algérie et surtout l'alcool, la bière qui coulaient à flots, faisaient inmanquablement éclater des bagarres. Toutes les armes présentes avaient leur Police Militaire (la P.M.). C'était des hommes choisis pour leur carrure et leur grandeur! Toujours par quatre dans une Jeep, ils patrouillaient sans cesse dans toute la ville. Ils étaient munis de téléphones embarqués sur les véhicules, et pouvaient demander du renfort à tout moment. Malgré «ces anges gardiens de la paix» l'inévitable se produisait souvent. Les Italiens sortaient d'ailleurs toujours groupés pour faire face aux embûches qui pouvaient survenir.

Un jour je fus témoin d'une bagarre monstre. Nous étions à la jonction de l'Avenue de la Gare et de l'Avenue de la Chiffa trois Italiens allaient vers la ville. Des Anglais en revenaient. Paroles malheureuses? Provocations? Que sais-je. Toujours est-il que les deux groupes s'apostrophèrent, arrivèrent aux mains. Ce fut un déluge de coups. Nous étions là en spectateurs attentifs, pensez, c'était la première fois que nous étions aux premières loges, un vrai film de bagarres, grandeur nature, avec de vrais acteurs, tous plus décidés les uns que les autres! Quelle aubaine pour les gosses que nous

étions, spectateurs attentifs et commentateurs émérites. La bagarre attirait d'autres combattants des deux clans. Les points ne suffisaient plus, des barres de fer firent leur apparition, des points américains, des cailloux.. Le sang commença de couler, Les nez et les yeux étaient particulièrement visés. Un Italien tomba, nous apprîmes plus tard son décès... Cette chute enflamma encore les belligérants. La mêlée fût à son paroxysme, une bagarre rangée comme je n'en ai plus jamais vu! On comptait jusqu'à trois ou quatre «rétamés sur le carreau» Certains d'entre eux rampaient pour ne pas prendre d'autres coups. C'était amusant , pour nous , de voir des gens prendre des coups, virevolter, puis tomber! Certains dodelinaient de la tête, complètement hors du temps, un second coup les réveillait, ou les étendait! Nous comptions, tout bas, jusqu'à dix, avant de les déclarer «Knout-down». Les fameux gosses que nous étions, rêvant de plaies et de bosses, faisaient des paris. Lequel tomberait encore: le petit gros, le rouquin? Un grand «sloughi» dégageait une particulière ardeur à cogner! Il bougeait comme une girouette, et frappait de partout, même les siens! Bien que nous étions assez loin de la bagarre, (prudence oblige), nous saluions par un cri de félicitations tous les «gestes merveilleux et grandioses» qui prouvaient l'ingéniosité des uns et le départ au tapis des autres! Nous criions, nous gesticulions, allant même jusqu'à échanger quelques coups entre nous pour mimer les

grands. Nous étions vraiment à la fête! Nos rires venaient saluer un «coup de maître» et nos rires redoublaient lorsque l'un des combattant, battant de l'aile, se retrouvait sur les fesses ou se tenait la tête en zigzagant comme un homme ivre avant de s'abattre!

Quel spectacle mes aïeux! le Far-West à notre porte... Plus besoin d'aller au cinéma!

Le spectacle s'anima encore avec l'arrivée des différentes polices. Les sifflets retentirent, des sirènes rugissaient...Les différentes polices militaires arrivaient de partout, qui en Jeep, qui en Dodge, voire même dans ces camions anglais, très haut sur roue. Toutes ces polices ne parlaient pas la même langue mais avaient un même but: faire cesser cette bagarre. Bien que minoritaires en nombre, les policiers avaient tout de même un sacré avantage sur les belligérants: ils avaient de très longues matraques qu'ils faisaient tourner avec une grande dextérité! Lorsqu'un de ses bâtons s'abattait, un «boxeur» tombait! Les combattants prirent légèrement le dessus, aussi pour se dégager, l'un des policiers sortit son arme et par deux fois tira en l'air. Ce fût le début d'une belle débandade. Par toutes les rues adjacentes les combattants prenaient la fuite certains soutenant des blessés. En un rien de temps il ne resta sur la place que la police militaire et les blessés et les assommés, et nous bien sûr! Galopins sans cervelle nous comprimant un peu

tard tout le danger à être encore là. Sans se concerter, nous avons pris la «tangente» (suivant l'expression en vigueur chez nous). Les fils Gallais «tricotaient» drôlement entraînés par la peur. Ils cherchaient à rejoindre l'épicerie de leurs parents qui se trouvait à une centaine de mètres de là. Ils plongèrent sous le comptoir, sans même avoir eu le temps de se concerter. Le père Gallais ne sût que plus tard que ses trois «oiseaux» étaient spectateurs du grand manège! De loin nous assistâmes à l'arrivée des ambulances, à la levée des corps, au rétablissement de l'ordre. Lorsque le calme revint, nous nous réunîmes devant l'épicerie pour commenter les évènements.

Suite à ces évènements toute la garnison, toutes armes confondues, fût interdite de sorties pendant environ une quinzaine de jours. Les Italiens quant à eux, furent accompagnés à leur travail par la police. Cela ne dura qu'un temps et comme les troupes bougeaient beaucoup, en quinze jours les belligérants avaient changés de secteurs... Le calme revint.